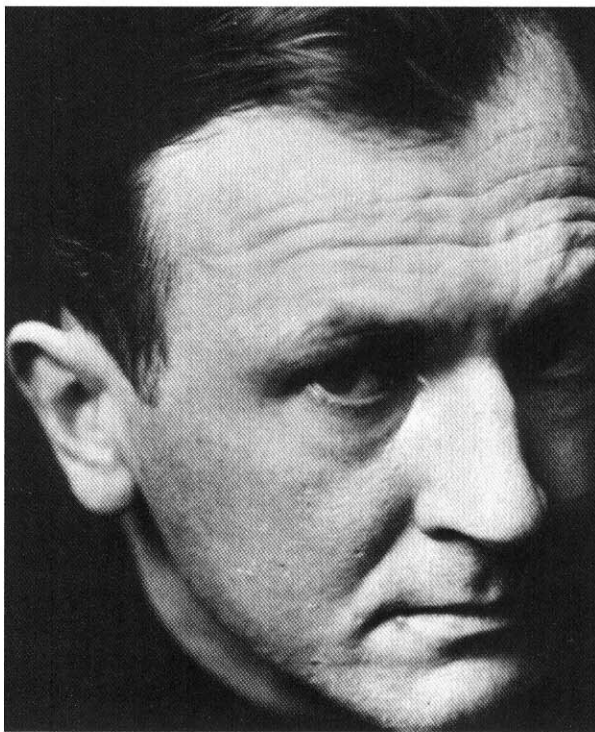


GEORG GROSZ, CRUCIFIEUR CRUCIFIÉ

Les ténèbres d'un inconsolé

S'il y a quelques ombres dans la peinture de Georg Grosz, sa vie en est pleine. La guerre de 14 à vingt ans, les lendemains désenchantés de la défaite, l'avènement d'Hitler sous la poussée de millions de chômeurs, l'engagement communiste impossible au pays de la svastika, les épreuves succèdent aux épreuves, et l'exil aux États-Unis s'impose en 1933. Noir destin, mais bien connu. En croisant habilement la vie et l'œuvre de cet expressionniste mélancolique, Catherine Wermester explore d'autres zones obscures. On est ainsi frappé par l'intrusion d'un certain antisémitisme, vers 1930, dans les propos du peintre et ses dessins les plus vitriolés. Xénophobie de gauche, plus sociale que biologique en apparence, elle n'en contamine pas moins la veine satirique de Grosz, prompt à « enjuiver » le bourgeois, qu'il déteste et dont il crucifie les turpitudes et l'inhumanité. Le féal de Moscou, comme ses camarades de l'Est, rêve de « l'homme nouveau », sain de corps et d'esprit, capable donc de surmonter ses ténèbres intérieures. Le dessin dénonce, la peinture prophétise. Elle tend à la précision mécanique d'un univers normalisé, en quête d'harmonie. La révélation, à l'en croire, viendra d'Amérique, qu'il décrit comme la Terre promise. Une société sportive, belle et heureuse. Regard partial, nostalgie winckelmannienne. Le comte Kessler avait d'ailleurs très tôt soupçonné derrière l'apôtre du laid un idéalisme inversé. Cet essai brillant, jamais bavard, nous ramène à cette secrète fissure, aussi profonde que la tristesse du clown.



Grosz – L'homme le plus triste d'Europe
par Catherine Wermester
éd. Allia, 80 p., 9 €.